

# COLONISATION AGRICOLE ET DYNAMIQUE DE L'ESPACE RURAL AU TOGO : CAS DE LA PLAINE SEPTENTRIONALE DU MONO

ABOTCHI TCHÉGNON

Département de Géographie, Centre d'études et de recherches sur les mutations en milieu rural et sur les risques en agriculture (CERMRA),  
Université de Lomé - Togo

## Résumé

La partie septentrionale de la plaine du Mono au centre du Togo connaît depuis quelques décennies, de grandes mutations. Celles-ci résultent de l'implantation à des fins de colonisation agricole des populations kabyè et losso venant des massifs kabyè dans la région de la Kara au nord du pays, et de leurs activités économiques. Dans cet article, nous évoquons les causes et les étapes de ce mouvement de populations amorcé depuis le début de ce siècle et analysons les transformations qui affectent ce milieu d'immigration, tant sur le plan démographique que sur les plans social et économique. Mais la mise en valeur de cet espace se fait suivant des techniques d'exploitation prédatrices du milieu naturel, avec les conséquences qui s'y rattachent.

## Summary

Agricultural colonization and dynamic of the rural area in togo: the case of northern plain of Mono. Since some decades now, the septentrional part of the plain of Mono in the Centre of Togo sustained great mutations. These mutations result from the establishment of the Kabyè and Losso populations coming from the Kabyè Massif in the Kara Region situated in the North of the country. This settlement is done on the purpose of agricultural colonization and economic authorities. In this article we mention the causes and the different stages of this exodus started since the begining of this century. Then we analyse the transformations which affect the demographic aspect of this immigration area as well its social and economic aspects. But the exploitation of this space is done according to predatory operating techniques of the natural habitat with all the consequences related to it.

## Mots clés :

Togo, plaine septentrionale du Mono, colonisation agricole, commerce, mutations sociales, dynamique des paysages.

## Key words :

Togo, the northern plain of Mono, agricultural colonization, trade, social mutations, the dynamic of landscapes.

## 1. INTRODUCTION

La partie septentrionale de la plaine du Mono au Togo qui est le cadre géographique de la présente étude est située au centre du Togo entre 8°20' et 8°50' de latitude nord et entre 1° et 1°20' de longitude est, à 280 km environ de Lomé la capitale du pays (fig. 1). C'est une région de plaine légalles on citera buffle, hyène, sanglier, singe, etc.

gèrement inclinée du nord vers le sud, avec des altitudes variant entre 250 et 400 mètres. Le climat est de type tropical soudanien caractérisé par une longue saison pluvieuse qui va d'avril à octobre avec des précipitations relativement abondantes entraînant des totaux moyens annuels dépassant 1 300 mm, et par une chaleur forte et constante, la température Jusqu'à la fin du siècle dernier, cette région était quasi-vide,

moyenne annuelle oscillant autour de 27-28°C. Ce climat entretient une végétation de savane arborée et surtout de savane boisée, zébrées de forêts ripicoles le long des rivières importantes et de quelques forêts sèches sur les lignes de partage des eaux. La région était le domaine d'une riche faune caractérisée par une variété d'espèces d'animaux parmi les-tout comme d'ailleurs l'ensemble de la grande plaine orientale du

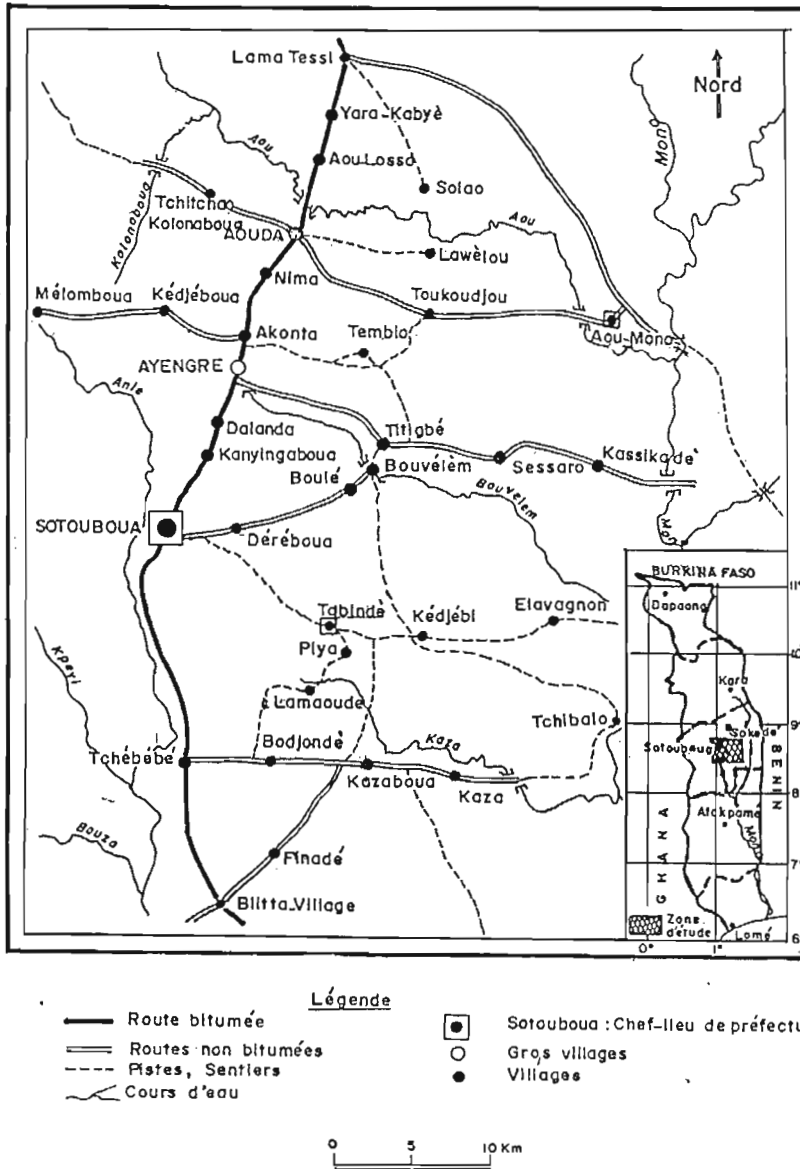
Togo au sein de laquelle la vie humaine n'apparaissait, mises à part les régions de Tado et de Notsé, qu'ici et là sous forme de campements de culture vite abandonnés dès qu'étaient annoncées les redoutables armées daho-

méennes<sup>1</sup>. Mais cette région connaît depuis quelques décennies des transformations remarquables tant des points de vue démo-

11 Jusqu'à la capitulation des armées dahoméennes face aux Français en 1894, les rois dahoméens faisaient faire des razzias dans toute cette région.

graphique et socio-économique que sur le plan de la dynamique des paysages. Ces transformations résultent de l'implantation à des fins de colonisation agricole, des populations surtout kabyè et losso venant du nord du pays, et de leurs activités économiques.

Fig. 1: La plaine septentrionale du Mono au Togo



## 2. LES CAUSES DE LA COLONISATION AGRICOLE

C'est dans ce domaine relativement favorable à la mise en valeur que vont être orientés les déplacements des Kabyè et des Losso. Ces mouvements de population dont on remontera les débuts à la période allemande sont à lier au constat très géographique des déséquilibres énormes dans la répartition de la population à l'intérieur du territoire. Les raisons avancées par les autorités coloniales pour expliquer leur décision de transplanter une partie des populations kabyè et losso de leur milieu d'origine vers les régions centrale et méridionale du pays portent sur la surcharge humaine des massifs kabyè au moment où les zones où l'on orientait ces migrants étaient vides, et donc propres à servir de zone de colonisation agricole.

Mais en réalité cette opération de transfert de population résulte de la conjonction de plusieurs facteurs.

D'abord, il y a effectivement la volonté de décongestionner les massifs kabyè surchargés en hommes d'où, considère-t-on, une certaine misère au sein de la

population. Il s'agit là d'une vision malthusienne qui sans doute se fonde sur la notion du couple population-ressources. Elle se comprend ici au regard des fortes

densités rurales des massifs kabyè, plus de 300 habitants au km<sup>2</sup> (plus de 340 dans les années 1970 dans le canton de Tcharé) reposant sur la culture du mil

et du sorgho pratiquée sur des champs en terrasses soigneusement construites sur les flancs des montagnes et fumés à partir de déchets domestiques. Il s'agit en fait de petites exploitations paysannes au rendement souvent faible. Cette concentration d'hommes dans des montagnes rocailleuses que l'on explique généralement par le souci de protection et de défense des ancêtres kabyè contre des voisins vraisemblablement belliqueux (L. Ogoundé, 1985, pp. 74-95 ; MM. Petit, 1976), était considérée comme source de misère et d'insécurité alimentaire, du moins à terme. Ce que semblent d'ailleurs justifier aux yeux de l'administration coloniale, des départs, du moins saisonniers, vers les plantations cacaoyères de la Gold Coast (Ghana), départs que l'on craignait de voir se multiplier pour des raisons d'impôt. D'où l'idée d'opérer le transfert d'une partie de la population kabyè vers les parties centrale et méridionale du pays moins chargées.

Ensuite, à la base de cette opération de transfert, il y a aussi une politique de développement, celle de la mise en valeur des parties du territoire quasi-vides. Le besoin de main-d'œuvre se faisait sentir de façon très sérieuse dans les parties centrale et méridionale du pays. On avait en effet besoin de bras pour travailler à l'ouverture et à l'entretien des routes et surtout pour la construction du chemin de fer suivant l'axe sud-nord ; on avait aussi besoin de travailleurs pour la mise en valeur de la grande plaine togolaise, en particulier pour le développement des cultures industrielles, tel que le coton.

Enfin, il y avait de la part des Allemands, semble-t-il, une volonté délibérée de briser la fougue guerrière des Kabyè et des

Losso considérés comme un obstacle sérieux à la colonisation. En effet, ceux-ci ont pendant longtemps constitué un verrou à l'expansion coloniale allemande (B. Tcham, 1994). Ils ont lancé un défi aux Allemands en résistant des décennies durant à leur pénétration dans la partie septentrionale du pays avant d'être vaincus. Ceci n'a été possible, selon les Allemands, que grâce à leur forte densité, et surtout à leur position stratégique. Il fallait donc les démenteler (P. Kadouza, 1996).

De tout ce qui précède, on peut retenir que plusieurs raisons se trouvaient à l'origine de la transplantation des populations kabyè et losso de leur milieu d'origine vers les zones de colonisation rurale du centre et du Sud-Togo. Ce mouvement de population qui est à l'origine de l'occupation de notre région d'étude, s'est effectué en plusieurs étapes.

### 3. LES ETAPES DE LA COLONISATION

Amorcé pendant la période coloniale allemande sous une forme quelque peu «voilée» le mouvement de colonisation rurale s'est amplifié pendant la période mandataire de l'administration française par la pratique d'une politique systématique de transplantation doublée de migrations spontanées qui n'ont pas cessé depuis.

#### 3.1. La colonisation agricole sous les Allemands

Les transplantations des Kabyè et des Losso débutèrent en 1909 (R. Cornevin, 1969) c'est-à-dire cinq ans seulement avant le départ des Allemands du Togo en août 1914 suite à leur première défaite de la Première Guerre Mondiale.

Elles constituent cependant l'une des «colonisations de terres neuves» les plus anciennes de l'Afrique tropicale, la plus ancienne même puisque la descente des montagnards Mandara du Cameroun de leur «réduit» surpeuplé vers les plaines environnantes est beaucoup plus récente - elle date des années 1930 (R. Pourtier, 1992) - et que la colonisation des «terres neuves» du nord de Diourbel de la région de Kaffrine et de la zone arachidière orientale au Sénégal n'a commencé qu'en 1927 (J.P. Dubois, 1971).

Au Togo, elles prirent à l'origine la forme de déportation des condamnés de droit commun du pays kabyè et losso. Les détenus étaient d'abord gardés à Djobotaouré dans l'actuelle préfecture de Sotouboua, puis étaient renvoyés ensuite dans des villages pénitentiaires qui sont en fait des centres de redressement (Verbesserungsdörfer) créés par le Gouverneur allemand le Comte Zech par l'ordonnance du 23 octobre 1909. Ces centres étaient Kolonaboua (actuellement Aouda) et Chra (aujourd'hui appelé Wahala).

La forme prise par les transferts de population pendant la période allemande (déportation de condamnés de droit commun récalcitrants) et leur courte durée (à peine 5 ans) n'ont pas permis à la colonisation agricole d'avoir un impact significatif sur le milieu avant la première guerre mondiale.

C'est sous le mandat français qu'elle prendra son essor véritable.

#### 3.2. La colonisation agricole sous les Français

C'est à partir de 1923 que les Français se sont lancés à leur tour

dans la politique de transplantation forcée des Kabyè et des Losso. Le promoteur de ce mouvement pendant la période française fut le Commissaire de la République Bonnacarrère. Vers la fin de 1924, il mit en relation les Commandants des cercles de Sokodé, M. Coez, et d'Atakpamé, M. Armand, en vue de la création des premiers villages de colonisation agricole, relançant et systématisant ainsi le mouvement de colonisation des terres neuves.

C'est dès le 17 janvier 1925 que sur demande du Chef de la subdivision de Nuatja (Notsé) un premier contingent de 77 Kabyè fut débarqué à Tzagba sur la route Tététou-Notsé. Le même jour, un autre contingent de Kabyè fut installé à Tchébébé au sud de Sotouboua. Ceux-ci constituaient les premiers éléments du plus important transfert de population jamais réalisé dans le pays puisqu'à partir de l'année suivante, les déportations se firent à une vitesse exponentielle. De 1926 à 1930, 11 villages de colons furent créés dans le cercle de Sokodé, 31 dans celui d'Atakpamé. Durant le quinquennat qui a survi, 11 autres villages ont été créés le long du chemin de fer dans la vallée de l'Anié. La transplantation des Kabyè et des Losso a ainsi continué jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale<sup>1</sup>.

1. Selon Trebous (1970) les transplantations des Kabyè et des Losso ont pris fin en 1945, date à laquelle la «loi Houphouët-Boigny» mit fin à cette forme de requisi-tion de main-d'oeuvre et de transfert administratif de la force de travail d'une région à l'autre. Mais de l'avis de Lucien-Brun (1974) ces transferts se terminèrent en 1949 lorsque les chefs de cantons réunis en conseil à Lama-Kara le 25 juin, émi-rent un avis contraire au Plan d'Emi-gration et d'Administration coloniale Française. On note tout de même que c'est au cours de cette année 1949 que la Subdivision de Bassari (actuelle préfec-ture de Bassar et de Guerin-Kouka) loca-lisée dans l'ouest du cercle de Sokodé

Au total, près de 70 villages de colons ont été fondés, l'essentiel se trouvant sur l'axe Sokodé-Notsé, avec le transfert de plus de 15000 personnes, ce qui n'est pas sans conséquences démographi-ques, économiques et écologi-ques dans les zones de colonisa-tion.

Une fois sélectionnés, les can-didats à la déportation étaient psychologiquement préparés pour atténuer la nostalgie des pays d'origine à l'affection desquels ils devaient être arrachés d'une ma-nière brutale. Ensuite selon des propos des transplantés rapportés par P. Kadouza (1996), on leur donnait de la nourriture, des outils agricoles, des semences pour une année agricole et quel-ques têtes de bétail. Ensuite, on les dispensait du payement d'im-pôt pendant deux ou trois ans. Cela suppose pour l'administra-tion, des investissements d'une certaine ampleur. On comprend alors sans peine la raison pour laquelle la colonisation des terres neuves ne s'est pas développée de façon linéaire : les difficultés financières du pays suite à la cri-se économique du début des an-nées 1930<sup>2</sup> et l'épidémie de la trypanosomiase qui sévissaient sérieusement dans les régions de départ et dont on craignait la propagation dans les zones d'im-migration avaient conduit à opé-rer une rupture dans le mouve-ment de transplantation de 1933 à 1935 (B. Lucien-Brun, 1974). Ce n'est qu'à partir de cette dernière date que le mouvement a retrou-

recevait cinq groupements kabyè et losso repartis dans deux villages (A.K. Akibodé, 1987, p. 27).

2. Il s'agit de la baisse des cours des pro-duits d'exportation, le renchérissement des denrées d'importation, la diminution progressive du revenu global d'impôt,... qui ont rendu problématique l'attribution des crédits nécessaires à la création de nouveaux villages de colons.

vé l'ampleur qu'il avait à la faveur de la reprise économique et du recul de la trypanosomiase, inaugurant une deuxième phase dans la transplantation, laquelle de-vaît s'achever au lendemain de la deuxième guerre mondiale.

Mais, à partir des années 1930, ou peut-être un peu après, parallèlement aux déplacements organisés de populations, sont apparues des migrations sponta-nées qui ont atteint leur paroxys-me à la fin de la période colo-niale et qui n'ont pas cessé de-puis.

### 3.3. La colonisation spontanée

La colonisation agricole orga-nisée était suivie à partir des an-nées 1930 d'une colonisation spontanée dans les mêmes ré-gions. Que ce soit dans le cercle de Sokodé où ce trouvait notre zone d'étude ou que ce soit dans le cercle d'Atakpamé au sud, l'augmentation du nombre des immigrants kabyè et losso a été très rapide. Dans la plaine septen-trionale du Mono, la plupart des villages créés par l'administration coloniale servirent de noyaux à la colonisation spontanée. Depuis les années 1950, ce sont ces mi-grations spontanées qui ont pris la relève et qui n'ont pas cessé depuis, qu'il s'agisse de nouvelles implantations de colons dans les anciennes zones de colonisation agricole ou qu'il s'agisse des dé-placements vers d'autres hori-zons, exception faite, bien sûr, de la colonisation des «terres vier-ges» de l'Est-Mono organisée vers le milieu des années 1950 dans le cadre de l'opération de mise en valeur de cette région initiée par le Fonds d'investis-sement pour le développement économique et social (FIDES), et de la colonisation agricole du bassin de la Kara organisée par le

gouvernement togolais avec l'appui financier du Fonds européen de développement (FED) à partir de 1974<sup>3</sup>. Dans le cas de ces deux dernières opérations, il ne s'agit plus de migrations forcées, mais de migrations organisées pour des volontaires à la colonisation agricole.

Naturellement, il est difficile de chiffrer ces migrants spontanés, mais on sait qu'ils sont nombreux et que leur nombre n'a cessé de croître depuis qu'un certain Lao, tirailleur losso de la Schutztruppe (armée coloniale allemande) fonda avec 600 autres personnes originaires du nord, le premier village de colonisation spontanée du nom de Lao-Kopé (ferme de Lao) situé au nord de Kpédomé à côté de Notsé (P. Kadouza 1996). Selon B. Lucien-Brun (1974), la population des villages de fondation spontanée dans le cercle d'Atakpamé est passée de 1000 personnes en 1932 à 5000 en 1946, et à 34663 en 1960. Dans le canton de Sotouboua (actuelle préfecture de Sotouboua) dans le cercle de Sokodé, ce sont les migrations spontanées qui ont entraîné l'augmentation du nombre des immigrants de 15500 à 17682 de 1945 à 1950, soit un accroissement de plus de 14% en moins de 5 ans (J.C. Pauvert 1960). Le canton de

Blitta au sud de Sotouboua a même connu une augmentation plus rapide de sa population immigrée au cours de la même période, 45% selon L. Ogoundé (1981).

Au total, les migrations rurales des Kabyè et des Losso ont été un puissant mouvement de colonisation agricole. C'est sans conteste ce mouvement qui explique la présence d'une chaîne continue de villages kabyè et losso entre Sokodé et Amakpapé le long de la route bitumée sud-nord et le long du chemin de fer. Il leur a permis de réussir à conquérir un espace vital loin de leur pays d'origine, espace qu'ils vont mettre en valeur et qui, de ce fait, va subir des mutations assez profondes.

#### 4. MISE EN VALEUR AGRICOLE ET MUTATIONS DE L'ESPACE COLONISÉ

Après trois quarts de siècle de colonisation agricole, la plaine septentrionale du Mono a connu de grandes mutations. Celles-ci se traduisent par une forte humanisation de l'espace, une évolution des systèmes agraires, un développement des activités commerciales et artisanales et une modification des rapports sociaux.

##### 4.1. De grandes superficies cultivées

Installés dans une région où les contraintes physiques à l'activité agricole sont moins fortes que dans leur région d'origine, ce qui les dispense des aménagements soigneux auxquels ils étaient habitués, les Kabyè et les Losso se lancent enfin à la conquête de la nature par de grands défrichements. Ainsi, arrivent-ils à faire de grands champs qui se

distinguent nettement par leurs dimensions des «Kotonzi» et des «Yawgre»<sup>4</sup> des régions d'origine, comme l'a relevé P. Kadouza (1996) dans son étude sur ces zones de colonisation rurale. Selon L. Ogoundé (1981), «la taille moyenne des parcelles des immigrants du Centre-Togo a considérablement augmenté dans le rapport de 1 à 10 en comparaison de l'ancienne micronisation des parcelles en pays d'origine». Cette taille moyenne de la morphologie du parcellaire dans les zones d'immigration du centre-Togo, A.M. Pillet-Schwartz (1984) l'évalue à 3,08 ha. Quant à P. Kadouza (1996), il apporte des précisions supplémentaires. Selon les enquêtes qu'il a menées en 1995 dans la plaine septentrionale du Mono autour de Sotouboua, 15% seulement des paysans ont des champs inférieurs à 1 ha. Les 85% restant ont des champs supérieurs à 1 ha avec même 40% de plus de 2 ha (tableau 1).

3. Concernant l'opération de mise en valeur de l'Est-Mono, les statistiques officielles font état de 1500 colons dont seulement 300 arrivant directement du milieu d'origine. Le reste venait des anciens villages de colonisation agricole des cercles de Sokodé et d'Atakpamé. Quant au projet de colonisation agricole du bassin de la Kara appelé Projet FED-Kara ou encore Projet-Agbassa, il devait permettre l'installation de plus de 1000 familles.

4. Kotonzi : nom des micro-parcelles en Kabyè  
Yawgre : nom des micro-parcelles en Losso.

**Tableau 1: Distribution des paysans enquêtés selon la taille des parcelles cultivées en ha.**

Fréquences Superficie	Fréquences absolues	Fréquences relatives
0,5 - 1	12	15
1 - 2	36	45
Plus de 2 ha	32	40
Total	80	100

Source: P. Kadouza, 1996, p. 44

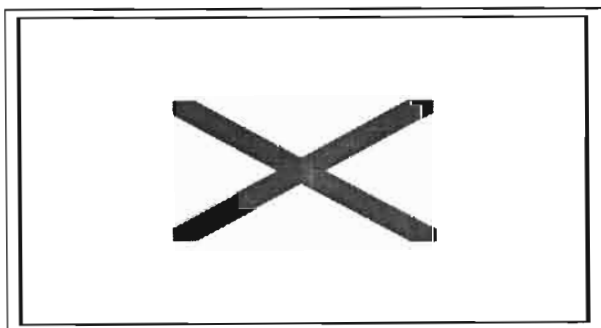
Qui plus est, il ne s'agit là que de taux moyens qui cachent des situations extrêmes très significatives: certains immigrants mettent en valeur de vastes superficies, plusieurs dizaines d'hectares. Par exemple, le chef du canton d'Aouda a exploité en 1988-89, une superficie totale de 18,5 ha, et en 1994-95, plus de 25 ha (P. Kadouza, 1996) ; à Aou-Mono, front de colonisation agricole, les paysans les plus entrepreneurs font des champs dont la somme des superficies atteint 30 ha ; enfin, à Elavagnon, localité

située à une trentaine de kilomètres à l'est de Sotouboua, les grands paysans que l'on désigne sous le nom de "Soussa" exploitent aussi par personne des superficies dépassant largement 20 ha. Au total, les champs sont ici de dimensions élevées, résultat de l'effet conjugué de la disponibilité en terre de culture et de la volonté des paysans de produire suffisamment pour satisfaire les

besoins de la vie quotidienne. Mais il ne s'agit toujours que d'une agriculture traditionnelle reposant sur les cultures vivrières, en particulier sur le sorgho, le maïs et l'igname, comme on peut le constater sur les figures 2 et 3. A cause de son double rôle alimentaire (aliment de base) et social (puisque servant à la fabrication du «tchoukoudou», la bière traditionnelle des Kabyè

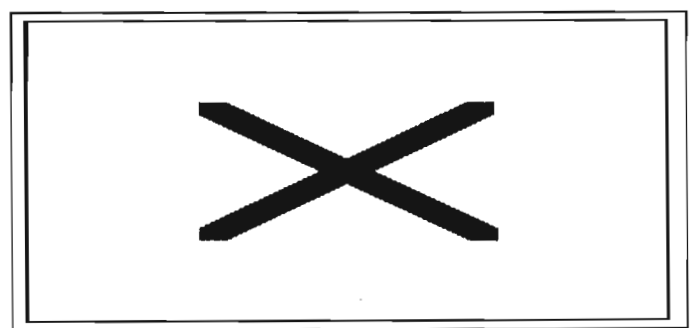
(kabyémicine) et des Losso (los-somicine) très consommée localement et présente aussi dans de grandes réunions sociales et au cours des travaux d'entraide), le sorgho vient en tête avec 34% des superficies sur une exploitation à Aou-Mono et 27% à Tabindè. Suivent ensuite le maïs et l'igname avec respectivement 27% et 16% à Aou-Mono et 18% et 15% à Tabindè.

**Fig. 2 : Proportion des surfaces attribuées à chaque culture sur l'exploitation d'un paysan à Aou- Mono**



Source: KADOUZA, 1996 p.51

**Fig. 3 : Proportion des surfaces attribuées à chaque culture sur l'exploitation d'un paysan à Tabinde**



Source: KADOUZA, 1996 p.51

Il est frappant de constater la désaffection des immigrants kabyè et losso à l'égard de la culture du coton, première culture de

ren-te dans la plaine du Mono et au Togo. Bien sûr, le coton est désigné par le terme de «pétrole des pauvres» ou de «l'or blanc»

en raison de son rôle dans le développement économique de vastes régions du monde tropical, mais il est considéré dans notre

région comme «un affameur des populations» et n'occupe donc qu'une place marginale dans les systèmes de production paysans. On remarquera sur les figures 2 et 3 qu'il ne couvre que 4% seulement de l'exploitation d'un paysan de Tabindè et est même inexistant dans l'exploitation d'un paysan d'Aou-Mono. Selon P. Kadouza (1996), alors que plus des trois quarts des paysans consacrent chacun une superficie supérieure à 2 ha au sorgho, 18, 75% des paysans en exploitent même chacun plus de 4 ha, c'est seulement entre 0, 25 et 0, 5 ha que plus de 50% des paysans consacrent chacun au coton. Cela montre qu'ici, le désir de satisfaire les besoins alimentaires prime le souci de gagner de l'argent conduisant ainsi le coton, culture purement d'exportation, à avoir du mal à s'imposer malgré le soutien de la Société togolaise du coton (SOTOCO) à cette culture. La place non négligeable de l'arachide dans les exploitations agricoles (12%-13% des superficies) s'explique sans doute par sa double vocation vivrière et d'exportation. Mais il ne faut pas comprendre que l'agriculture des immigrants kabyè et losso est une agriculture d'auto-subsistance.

Bien sûr, le souci de satisfaction alimentaire est ici prépondérant dans le choix des plantes cultivées, mais les productions agricoles sont de plus en plus vendues sur les marchés ruraux contribuant ainsi fortement à dynamiser les activités commerciales et artisanales et à monétariser l'économie.

#### **4.2. Des activités commerciales et artisanales en plein essor**

L'agriculture vivrière kabyè-losso est marquée depuis long-

temps déjà par l'introduction d'une dimension commerciale, ce que traduisent les importantes ventes de céréales (sorgho, riz) et de tubercules (igname notamment) que l'on trouve sur les marchés de la région, et qui arrivent jusque dans les grandes villes du sud du pays. Avec les recettes des ventes, les paysans achètent des produits de première nécessité (condiments, savons, médicaments, vêtements), mais aussi des produits de luxe d'origine industrielle comme les transistors, les bicyclettes, etc. Ces échanges ont engendré une importante activité de commercialisation dont les plaques tournantes sont Sotouboua, Aouda, Ayengré et Lama-Tessi.

Premier centre administratif (chef-lieu de préfecture), Sotouboua est aussi le principal centre des échanges commerciaux dans notre région. En plus de sa place de marché, lieu important de transactions commerciales, elle concentre une multitude de maisons de commerce allant des établissements tenus par les commerçants Yorouba aux succursales des sociétés de distribution (Société Générale du Golfe de Guinée (SGGG) et sociétés pétrolières). Le marché de Sotouboua est un marché dont le rayonnement dépasse largement le cadre de la Région Centrale. Les enquêtes menées par P. Kadouza (1996) en 1995 révèlent qu'une forte proportion des commerçants de ce marché arrivent de loin : 20% viennent de Sotouboua, 17% de Kara et 15% de Lomé. Le reste, soit 48% vient des localités environnantes. Ces commerçants sont surtout des femmes revendeuses de denrées alimentaires. A Sotouboua, on rencontre des marchandises de tout genre : des médicaments, des transistors et des radio-cassettes en pro-

venance du Nigéria, des vêtements, des bicyclettes introduites par des commerçants opérant à Tchamba et à Kambolé, les pièces détachées pour les véhicules, les produits alimentaires importés (lait, sucre, sardine, beurre, etc.) les matériaux de construction et les produits agricoles locaux. La commercialisation de tous ces produits est une source de richesse pour un grand nombre de personnes. L'artisanat est aussi bien représenté dans notre région. Il est fondé sur une foule de petites activités allant des métiers du bois aux réparations mécaniques et électroniques en passant par la couture, l'horlogerie, la vulcanisation, etc. A Sotouboua par exemple, il a été recensé 8 types de métiers artisanaux considérés comme les plus importants. Les ateliers se répartissent sur les axes routiers importants en particulier la route bitumée sud-nord, Lomé-Dapaong, la route Sotouboua-Kédjébi, la rue de Laouwaï, celle qui conduit à l'école primaire du quartier Sondè, les trois rues qui mènent vers le lycée de la ville.

L'évolution observée au cours des dernières années semble indiquer également une prolifération des activités tertiaires dans d'autres localités de la région. Aouda, Ayengré et Lama-Tessi en particulier concentrent des activités non agricoles d'une certaine importance. Chefs-lieux de canton, ces localités disposent de places de marché qui concurrencent franchement Sotouboua par leur animation et la diversité des marchandises exposées ; en outre, on note la présence d'un artisanat actif. Elles sont ainsi devenues avec Sotouboua, des centres administratifs (chefs-lieux de préfecture et de canton), mais aussi de grands centres commerciaux et artisanaux dotés d'équipements

socio-collectifs divers : centres médicaux, écoles, collèges, lycée à Sotouboua, bureaux des services d'encadrement agricole, etc.

Elles sont ainsi devenues des centres semi-urbains ou infra-urbains qui concentrent une gamme d'activités, d'équipements et de services qui en font de véritables pôles économiques structurant l'espace rural. Cette évolution s'est traduite par une remarquable augmentation des revenus monétaires des ménages et un accroissement sensible du niveau de vie des immigrants.

**4.3. Augmentation des revenus et accroissement du niveau de vie**

Les activités que mènent les immigrants kabyè et losso dans

leur nouvel habitat constituent pour eux une véritable source de pactole qui change radicalement leurs conditions de vie. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter à l'étude comparée des budgets familiaux, dans la région de Sotouboua et dans la Région de la Kara qui est le pays d'origine (tableaux 2, 3 et 4).

Certes, en l'absence d'une véritable comptabilité en milieu paysan togolais, les exemples de budgets du présent travail ne peuvent, du fait des conditions mêmes de leur élaboration, être pris pour des valeurs fiables, mais ils témoignent bien des évolutions que connaissent les populations immigrées dans la région de Sotouboua.

Dans les zones de départ, que ce soit en pays kabyè (Yadè) ou

que ce soit en pays losso (Koka), les budgets familiaux sont remarquablement maigres comme on peut le voir aux tableaux 2 et 3. Au total 70 200 F CFA de recettes annuelles à Koka, moins de 50 000 F CFA même à Yadè. En outre, malgré la faiblesse des dépenses des familles, limitées aux cas les plus élémentaires ou de nécessité absolue, ces budgets sont déficitaires, jusqu'à plus de 10 000 F CFA à Koka. Par contre, dans la zone d'implantation de la plaine septentrionale du Mono, les recettes des immigrants vont jusqu'à près de 300 000 F CFA avec des budgets largement excédentaires puisque les dépenses ne tournent qu'autour de 125 000 F CFA (tableau 4).

**Tableau 2: Budget d'un ménage à Yadè (pays kabyè) en 1994**

Produits	Recettes en FCFA		Dépenses en FCFA	Homme	Femme
	Homme	Femme			
Ignames	1700		Consommation de boisson de sorgho	5 000	1 500
Arachides	6300		Tabac	2 000	
Noix de palme	750		Houe	2 500	
Un bouc	8500	800	Habillement	1 300	7 500
Volailles	5200		Education	8 500	
Graines de baobab et de néré	3650		Funérailles d'un parent	17 000	
Boisson de Sorgho	5000	12000	Santé	7 200	
Divers	2500	1500			
<b>Total</b>	<b>33 600</b>	<b>14 300</b>	<b>Total</b>	<b>43 500</b>	<b>9 000</b>
	<b>47 900</b>			<b>52 500</b>	

Source: Enquête de terrain en 1995



Tableau 3: Budget d'un ménage à Koka (pays losso) en 1994

Produits	Recettes en FCFA		Dépenses en FCFA	Homme	Femme
	Homme	Femme			
Manioc	17 000	5 000	Maïs	12 000	3 500
Haricot	3 000	1 500	Ignames	7 000	1 500
Sorgho	1 500		Condiments et légumes		6 500
Arachide	2 000	1 100	Houes	2 500	
Noix de palme	3 000		Ustensiles de cuisine		3 500
Porc	12 000		Vêtements	3 000	9 000
Volailles	3 400		Education	8 450	
Grains de baobab et de néré		1 400	Cérémonies rituelles	11 000	
Boisson de sorgho		8 000	Santé	5 500	
Noix de palmistes		3 500	Divers	3 500	4 000
Divers	6 000	1 800			
<b>Total</b>	<b>49 900</b>	<b>22 300</b>	<b>Total</b>	<b>52 950</b>	<b>28 000</b>
	<b>70 200</b>			<b>80 950</b>	

Source: Enquête de terrain en 1995

Tableau 4: Budget d'un ménage à Kédjébi (plaine septentrionale du Mono) en 1994

Produits	Recettes en FCFA		Dépenses en FCFA	Homme	Femme
	Homme	Femme			
Ignames	63 700		Entretien des champs	17 000	2 500
Sorgho	55 000	6 000	Achat de matériel agricole	9 800	
Maïs	20 000		Engrais pour le coton	10 500	
Arachide	32 000	4 000	Achat de têtes d'igname	5 250	
Riz paddy	7 500		Education	17 800	
Deux moutons	17 000		Habillement	4 000	8 000
Poules	3 260	800	Cigarettes	11 000	
Gombo		1 800	Boisson	8 500	1 500
Coton	23 070		Condiments		7 000
Vente de Tchoukoudou		27 500	Pétrole		9 500
Vente de charbon de bois	9 500	8 700	Radio	12 000	
Divers		6 000			
<b>Total</b>	<b>231 030</b>	<b>54 800</b>	<b>Total</b>	<b>95 850</b>	<b>28 500</b>
	<b>285 830</b>			<b>124 350</b>	

Source: Enquête de terrain en 1995

Tableau 4: Budget d'un ménage à Kédjébi (plaine septentrionale du Mono) en 1994.

Produits	Recettes en FCFA		Dépenses en FCFA	Homme	Femme
	Homme	Femme			
Ignames	63 700		Entretien des champs	17 000	2 500
Sorgho	55 000	6 000	Achat de matériel agricole	9 800	
Maïs	20 000		Engrais pour le coton	10 500	
Arachide	32 000	4 000	Achat de têtes d'igname	5 250	
Riz paddy	7 500		Education	17 800	
Deux moutons	17 000		Habillement	4 000	8 000
Poules	3 260	800	Cigarettes	11 000	
Gombo		1 800	Boisson	8 500	1 500
Coton	23 070		Condiments		7 000
Vente de Tchoukoudou		27 500	Pétrole		9 500
Vente de charbon de bois	9 500	8 700	Radio	12 000	
Divers		6 000			
<b>Total</b>	<b>231 030</b>	<b>54 800</b>	<b>Total</b>	<b>95 850</b>	<b>28 500</b>
	<b>285 830</b>			<b>124 350</b>	

Source: Enquête de terrain en 1995

C'est donc une certaine forme d'enrichissement qui caractérise aujourd'hui la population immigrée de la plaine septentrionale du Mono. Ceci se traduit par une circulation monétaire notable et une immersion de la paysannerie dans l'économie marchande. D'où la disparition des traditionnelles considérations mesurant le degré de richesse d'un paysan à travers le nombre de greniers qu'il possède et l'importance de son cheptel ; d'où aussi, bien sûr, la tendance à orienter toutes les productions agricoles vers le marché. L'amélioration des revenus des immigrants leur permet des réalisations vitales sur place et en pays d'origine. Sur place, les réalisations matérielles les plus frappantes portent sur l'amélioration de l'habitat avec l'introduction de matériaux durables (ciment, tôle, fer,...), l'achat de voitures, d'engins à deux roues, de moulins à maïs,... Les enquêtes menées dans cette région révèlent aussi la consommation de produits industriels de luxe tels que les radios, les radio-cassettes, les alcools importés (Whisky, Rhum, Gin,...), les produits alimentaires d'importation (lait, sucre, beurre, etc.) et du mobilier évolué. On note même dans les villages, la présence de téléviseurs qui fonctionnent, du fait de l'absence du courant électrique, à partir de groupes électrogènes achetés au Nigeria, ou à partir de batteries d'accumulateur. En pays d'origine, les réalisations concernent surtout l'habitat. Beaucoup d'immigrants affirment en effet avoir construit des maisons en pays d'origine, des maisons dont l'architecture change en passant, tout comme c'est le cas en zone d'immigration, de la forme ronde à la forme quadrangulaire. Tout ceci se traduit par l'amélioration du niveau de vie qui paraît

nettement plus élevé que dans les zones de départ (P. Kadouza, 1996). Mais plus remarquable encore est l'évolution du système de culture et du régime foncier.

#### 4.4. Mutations des systèmes de culture et dynamique du paysage végétal

Descendus de leurs montagnes rocailleuses où ils pratiquaient une agriculture jardinée sur des terrasses soigneusement aménagées, les Kabyè et les Losso se retrouvent dans la plaine du Mono, au milieu d'immenses terres vides relativement fertiles. Certes, quelques chasseurs kotokoli<sup>1</sup> et bassar y avaient installé des campements de chasse et avaient donc théoriquement la propriété de la terre, mais l'abondance de la terre était tellement manifeste qu'aucun de ceux-ci ne voyait d'un mauvais oeil, du moins au début, la horde déferlante des transplantés. A supposer même qu'ils répugnassent à accepter l'implantation des immigrants, ils ne pouvaient que se résigner à les voir s'égailler dans la région, puisque, peut-être en préparation à cette opération de transfert de population, le décret du 11 août 1920 fixant le statut domanial et foncier du territoire plaçait les terres de la partie nord de la plaine du Mono parmi les terrains vacants et sans maître.

C'est donc dans une région inculte ou à très faible densité démographique avec d'abondantes terres de culture que les immigrants kabyè et losso venaient s'implanter dans la plaine nord du Mono. Dans ce domaine nouveau, les traditionnelles considérations sociales sur la propriété

de la terre n'étaient plus de mise. La terre n'appartenait plus, comme dans les zones de départ «au groupe social dans sa totalité, c'est-à-dire, à l'ensemble des vivants et des morts», elle n'était plus la propriété des divinités et des ancêtres, et dont les individus ne pouvaient qu'être usufruitiers. On pouvait ici avoir un véritable droit de propriété de la terre<sup>2</sup>, en devenir le véritable maître. Ainsi, les terres conquises sur la forêt ou sur la savane devenaient-elles la propriété de l'exploitant. Le régime foncier s'était ainsi brutalement trouvé modifié par rapport aux pays d'origine. Cette appropriation foncière individuelle avait pour conséquence, la course à la terre. Il y eut donc de la part de tous les immigrants, le désir de défricher très rapidement de vastes domaines pour finalement pouvoir y affirmer leurs droits puisque la propriété de la terre relevait désormais, comme ce fut aussi le cas ailleurs où il était question de colonisation des «terres neuves»<sup>3</sup>, de l'antériorité de l'occupation (droit du premier défricheur). Surtout que, alors qu'il y avait de l'espace, beaucoup de personnes s'évertuaient à assurer l'avenir des enfants en se constituant de grandes réserves foncières par défrichage. Mais très vite, les traditionnelles conceptions négro-africaines de la propriété foncière ont repris le dessus avec la divinisation de la terre et du premier défricheur qui en est le seul propriétaire et à qui des libations sont faites avant toutes opérations de cession de

1. Les Kotokoli sont aussi appelés Tem et habitent la ville de Sokodé et ses environs.

2. Il s'agissait du droit coutumier ou traditionnel

3. C'est en particulier le cas des «Terres Neuves» du Ferlo occidental en général (Dubois 1941) ou de Indonésie (M. Pain et al, 1989).

terre<sup>4</sup>. On le voit, la plaine nord du Mono est caractérisée par une disponibilité en terre remarquable qui a des effets certains sur les pratiques foncières, lesquelles ne sont plus tout à fait celles des régions d'origine. Dans cette nouvelle situation d'abondance de terre, les immigrants kabyè et losso ne trouvent guère nécessaire de continuer à pratiquer les techniques d'exploitation soigneuses en vigueur dans leurs milieux d'origine. C'est dire que la faible densité démographique a ici affecté l'agriculture kabyè-losso qui, d'intensive, est devenue extensive avec la pratique du brûlis et quelques années de culture suivies d'une longue jachère de reconstitution du sol. Il n'y a rien de surprenant à cela quand on sait que l'agriculture extensive est plus productiviste que celle intensive et que les terres ne manquent pas pour sa pratique. Nous rejoignons ainsi E. Boserup (1970) avec sa célèbre formule : «ce n'est pas la population qui s'adapte aux techniques de culture, c'est l'inverse».

Mais l'ampleur des défrichements résultant de cette extensivité et de la «conquête foncière» est responsable de la disparition de vastes espaces de forêts et de savanes, avec des risques de dégradation des sols et du développement de l'érosion comme l'a constaté Lamouroux (1969) dans les années 1960. L'immense végétation naturelle qui couvrait notre région d'étude au début du processus de transplantation des Kabyè et des Losso est aujourd'hui presque entièrement défrichée ; elle recule constamment, poussée par la

marée montante des champs de sorgho, d'igname et de maïs. En particulier, il est constaté la fonte vertigineuse des formations forestières qui ne subsistent que sur d'étroites portions de terre réfugiées dans les thalwegs des cours d'eau, l'Anié et l'Aou, affluents du Mono. Quelques recrues forestiers s'observent ici et là dans le paysage, mais ils sont caractérisés par des arbres de petite taille et l'abondance de hautes graminées sous jacentes. Partout ailleurs, ce sont les champs et les jachères récentes. Au total, la végétation est aujourd'hui marquée par une forte empreinte humaine comme l'a très bien relevé K. S. Klassou (1996). Aussi, la pratique de la culture du maïs et du coton provoque-t-elle, du fait de l'excès de travail qu'elle exige, la destruction de la matière organique des sols (I. Contantinesco, 1976), et donc leur fragilité et leur sensibilité à l'érosion. On a calculé et évalué la charge de débris d'érosion dans la plaine septentrionale du Mono à 200-1000 tonnes/km<sup>2</sup>/an (Lamouroux, 1969). Certes, il n'y a guère qu'aux deux extrémités du pays, dans le sud-est et dans la région des savanes, que l'érosion atteint des valeurs plus élevées en plaine, mais cette perte de sol affecte déjà négativement les rendements agricoles et appelle à l'adoption de comportements et de méthodes de travail conséquents. La conscientisation des masses rurales sur les dangers de l'utilisation irrationnelle et abusive des sols et la nécessité d'y remédier, l'encouragement de la culture des légumineuses qui protègent et améliorent le sol, l'adoption de rotations et d'associations culturales adaptées, la pratique de la culture en bandes alternées et l'édification des billons suivant

les courbes de niveau sont, entre autres, des recours nécessaires.

## CONCLUSION

Au total, les migrations rurales (organisées ou spontanées) des Kabyè et des Losso sont un puissant mouvement de colonisation agricole au Togo. Elles ont entraîné la diaspora de ces populations qui se retrouvent aujourd'hui majoritaires hors de leur zone d'origine : 53% des Kabyè recensés au Togo en 1970 habitaient hors du pays kabyè, 63% même en 1981 (Y. Marguerat, 1986). Dans la plaine nord du Mono, elles se sont traduites par de fortes implantations de population conduisant au peuplement de cette région autrefois «vide» et à sa remarquable mise en valeur. Aussi relève-t-on une élévation sensible du niveau de vie des immigrants. Mais ces implantations soulèvent ici quelques problèmes liés à la détérioration des structures sociales traditionnelles et à la dégradation rapide du potentiel de production, du fait de techniques d'exploitation dévastatrices du milieu naturel. Certes, le niveau actuel des densités permet encore l'agriculture itinérante sur brûlis avec de longues jachères de reconstitution du sol et des rendements assez bons<sup>5</sup>, mais on peut se demander jusqu'à quand ? L'ampleur des migrations spontanées ou volontaires qui ont accompagné ou suivi les transferts forcés de populations montre que les Kabyè et les Losso ne sont pas moins mobiles que d'autres peuples considérés comme ayant une forte propension à

4. Les premiers défricheurs qui dans la plupart des cas ne vivent plus aujourd'hui deviennent les seuls propriétaires de la terre. Les exploitants d'aujourd'hui ne sont que des usagers.

5. Selon des enquêtes menées en 1994 dans des villages de la plaine nord du Mono, le rendement du sorgho était de 1376 kg/ha, celui du maïs 2097 kg/ha, celui du riz 2980 kg/ha, celui de l'arachide 950 kg/ha et celui de l'igname 15700 kg/ha.

émigrer tels les Kotokoli du centre du pays disséminés un peu partout en Afrique de l'ouest (J. P. Barbier, 1986) ou même les Ehoué du plateau béninois d'Aplahoué qui peuvent aussi être considérés comme étant une «ethnie qui émigre» (T. Abotchi, 1995 ; T. Abotchi, 1997 pp 34-40). La propension d'un peuple à émigrer est donc à rapporter aux conditions d'existence dans son aire d'habitat traditionnel, à sa profession ou à l'attrait des régions voisines.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABOTCHI (T), 1995 :  
«L'immigration des Ehoué du Bénin dans la plaine du Mono au Togo, le cas du Hahoriental». *Les Cahiers d'Outre Mer*, n° 192, pp 453-476.
- ABOTCHI (T), 1997 :  
*Dynamisme économique et évolution du milieu rural dans l'est de la Région des Plateaux au Togo*. Thèse de doctorat d'Université, UFR de géographie et gestion des espaces, Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3, 377 p.
- AKIBODE (A.K.), 1987 :  
*Colonisation agraire et essor socio-économique dans le bassin de la Kara*. UB, Lomé, 88 p.
- BARBIER (J.C.), 1986 :  
«Les Kotokoli d'ailleurs, étude d'une diaspora» ; in *Migrations togolaises, bilan et perspectives*, URD, Lomé, pp 41-84.
- BOSERUP (E.) 1970 :  
*Evolution agraire et pression démographique*, Flammarion, Paris, 270 p.
- CONTANTINESCO (I), 1976 :  
*La conservation des sols dans les pays en développement*, ONU, Rome, 96 p.
- CORNEVIN (R), 1969 :  
*Histoire du Togo*, Berger-Levrault, Paris, 554 p.
- DUBOIS (J.-P), 1971 :  
*L'émigration des Serer vers la zone arachidière orientale: Contribution à l'étude de la colonisation des Terres Neuves au Sénégal*. ORSTOM, Dakar, 207 p.
- FOURNIER (F.), 1960 :  
*Climat et érosion*. PUF, Paris, 201 p.
- KADOUZA (P.), 1996 :  
*Colonisation agricole et dynamique de l'espace rural au Togo*. Mémoire de DEA pluridisciplinaire, Espaces, Langues et Cultures du Monde Négro-Africain, option géographie rurale, Université du Bénin, Lomé. 85 p. & annexes.
- KLASSOU (K.S.), 1996 :  
*Evolution climato-hydrologique récente et conséquences sur l'environnement. L'exemple du bassin versant du fleuve Mono (Togo - Bénin)*. Thèse de doctorat de géographie, Université de Bordeaux III, 467 p.
- LAMOUREUX (M), 1969 :  
*Notice explicative n° 34 de la carte pédologique du Togo au 1/100000*, ORSTOM, Paris.
- LUCIEN-BRUN (B), 1974 :  
*La colonisation des terres neuves du Centre-Togo par les Kabyè et les Losso*, Thèse de doctorat de 3e cycle en géographie, Université de Paris I/ORSTOM, Paris, 273 p.
- MARGUERAT (Y.), 1986 :  
«Deux cent cinquante quatre cousins. Une étude en cours sur la migration d'un lignage Kabyè» ; in *Migrations togolaises, bilan et perspectives*, URD, Lomé pp. 85-108.
- OGOUNDE (L), 1981 :  
*La diaspora des Kabyè du Nord-Togo. Contribution à l'étude des mouvements migratoires au Togo*. Thèse de Doctorat de 3e cycle, Université de Bordeaux 3, 371 p.
- OGOUNDE (L), 1985 :  
«Le problème de l'origine et de l'installation des Kabyè du Nord-Togo» ; in *Actes du séminaire UCLA-UB sur les sciences sociales, volume 1*, pp 74-95.
- PAIN (M) et al, 1989 :  
*Transmigration et migrations spontanées en Indonésie*. Paris, ORSTOM, 1 vol, 443 p. atlas de 20 cartes h.t.
- PAUVERT (J.C.), 1960 :  
*Etude démographique du pays Kabyè en 1957*. Service de la Statistique Générale, Lomé, 101 p.
- PETIT (M-M), 1979 :  
*Comptes rendus. Deux sorties de terrain dans le Nord-Togo*. Département de géographie, Université du Bénin (UB), Lomé.
- PILLET SCHWARTZ (A.-M), 1984 :  
*Les migrations rurales des Kabyè et des Losso (Togo) L'ère de la nouvelle marche* ORSTOM, Lomé, 325 p. .
- POURTIER (R.), 1992 :  
«Migrations et dynamiques de l'environnement», *Afrique conterraine*, n° 161, Paris.
- SEGBOR (P.K.), 1975 :  
*Contribution à l'étude de la géographie régionale du Togo. La région de Sokodé, Etude de géographie régionale*, Thèse de doctorat de 3e cycle, Université de Toulouse le Mirail, 224p.
- TCHAM (B), 1994 :  
«Pya-Hodo, l'unique fronde du pays Kabyè» in *Les Togo-lais face à la colonisation* Collection Patrimoines n° 3, Lomé.
- TREBOUS (M.), 1970 :  
*Migrations et développement*. Etude du Centre de Développement de l'OCDE, Paris.